



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 13 (1917), p. 169-173

Charles Kuentz

Un cas d'abréviation graphique en copte.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačičnik, Bernard Lenthéric

UN CAS D'ABRÉVIATION GRAPHIQUE

EN COPTE

PAR

M. CHARLES KUENTZ.

M. Mallon, dans son intéressante grammaire du dialecte bohaïrique⁽¹⁾, au chapitre de l'article, après avoir parlé de l'article défini et de ses deux formes $\pi(\phi)$ et π , $\tau(\theta)$ et τ , ajoute (page 25, § 43, 2°) :

« Pour éviter toute équivoque, on dit :

ϕ - $\iota\omega\tau$	le père	π - $\iota\omega\tau$	l'orge
ϕ - $\iota\omicron\mu$	la mer	π - $\iota\omicron\mu$	le récipient du pressoir. »

Il y a donc opposition entre la forme ϕ que prend, dans la première série, l'article défini, et la forme π qu'il prend dans la seconde. Cette opposition, que M. Mallon a eu le mérite de signaler, pose un petit problème et demande à être expliquée. M. Mallon a tenté, assez ingénieusement, de résoudre la difficulté. D'après lui, comme on vient de le voir, si les Coptes de Basse-Égypte ont prononcé et écrit $\pi\iota\omega\tau$ et non $\phi\iota\omega\tau$ pour dire « l'orge », et $\pi\iota\omicron\mu$ au lieu de $\phi\iota\omicron\mu$ pour désigner « le récipient du pressoir », c'était « pour éviter toute équivoque » : en d'autres termes, ils voulaient simplement distinguer, d'une manière pratique, ces deux substantifs de ceux qui signifiaient « le père » et « la mer ».

Mais cette explication, toute ingénieuse qu'elle est, n'en soulève pas moins certaines difficultés. Et d'abord, une difficulté commune aux deux cas envisagés, à celui de $\pi\iota\omega\tau$ et à celui de $\pi\iota\omicron\mu$. Il est un phénomène bien connu en bohaïrique⁽²⁾ : c'est l'aspiration de l'article π ou τ en ϕ ou θ devant un

⁽¹⁾ A. MALLON, *Grammaire copte*, 2^e édition, Beyrouth, 1907.

⁽²⁾ M. Mallon le signale lui-même — quoi-

que d'une façon insuffisamment précise en ce qui concerne $\theta\gamma$ et ι — en son paragraphe 41.

mot commençant par κ ou par une sonante consonne⁽¹⁾. Dans $\phi\text{-}\iota\omega\tau$ «le père» ($ph\text{-}\dot{\iota}ot$), l'aspiration est donc régulière. Elle devrait exister de même devant le nom de l'«orge», dont l'initiale est identique : $\dot{\iota}ot$. Et, quel que soit le sens du mot $\iota\omicron\mu$, il faudrait dire indifféremment $\phi\text{-}\iota\omicron\mu$ ($ph\text{-}\dot{\iota}om$). Pourquoi donc ces π - irréguliers? Leur anomalie ne laisse pas de paraître un peu suspecte dès l'abord, puisqu'elle se heurte à une loi phonétique.

D'autre part, le cas de $\pi\iota\omega\tau$, considéré isolément, ne laisse pas de soulever une nouvelle difficulté. Dans leur désir que le mot signifiant l'«orge» ne se confondît point avec celui signifiant «le père», les Coptes, d'après M. Mallon, auraient arbitrairement distingué $\pi\iota\omega\tau$ et $\phi\iota\omega\tau$: mais en fait cette distinction aurait eu pour unique résultat de les rejeter de Charybde en Scylla. Comme M. Loret a eu l'amabilité de me le faire spirituellement remarquer, en voulant éviter une confusion, ils en auraient simplement provoqué une autre : $\pi\iota\omega\tau$ «l'orge» n'a rien qui le distingue de $\pi\iota\omega\tau$ «la graisse» ($\pi\iota\text{-}\omega\tau$).

Ce dernier mot nous fait souvenir que le bohairique connaît deux articles définis différents : l'article «faible» $\pi\text{-}\phi$, $\tau\text{-}\theta$, et l'article «fort» $\pi\iota$, \dagger . Les conditions sémantiques de la répartition de ces deux articles ne sont pas encore très claires dans le détail. Mais il semble bien que «l'orge» devrait prendre l'article $\pi\iota$ et non π , puisque, par exemple, on dit $\pi\alpha\lambda\lambda\omicron\iota$ «le raisin», $\pi\iota\kappa\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ «la figue» et que, d'une façon générale, les noms de végétaux ou d'animaux reçoivent l'article fort. Ainsi, dans la *Scala Magna* de Schamsar-Riâsah (livre IV, chap. XVIII, 3^e plante) on trouve $\pi\iota\omega\tau$ comme équivalent de l'arabe الشَعْبِير «l'orge»⁽²⁾. Cette forme $\pi\iota\omega\tau$ fournie par la *Scala* nous est précieuse : elle seule en effet est conforme aux habitudes grammaticales et phonétiques du copte de Basse-Égypte. La forme couramment rencontrée dans les textes, $\pi\omega\tau$, contredit au contraire ces habitudes. Et l'idée suivante nous vient alors à l'esprit : $\pi\omega\tau$, et par suite aussi $\pi\iota\omicron\mu$, ne seraient-ils pas des licences d'écriture pour $\pi\iota\omega\tau$ et $\pi\iota\omicron\mu$? Est-il possible de découvrir par ailleurs des faits qui autorisent à croire que oui et qui donnent une base à cette hypothèse?

⁽¹⁾ C'est-à-dire : μ , ν ; λ , ρ ; $\omicron\gamma$ et ι consonnes (\underline{u} , \dot{i}).

⁽²⁾ Édition V. LORET (dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. I, 1899), plantes, n^o 33a.

Or M. Sethe, dans un passage de son *Verbum*⁽¹⁾, s'exprime comme suit : « L'habitude de n'écrire qu'une fois deux consonnes semblables en contact immédiat s'étend même à des mots composés. C'est ainsi que l'on trouve :

ϢϢϢϢϢ pour Ϣ̄ϢϢ-Ϣ̄ϢϢ « cueillir des épis » (Zoega, 624).

ϣϣϣϣϣ pour ϣϣϣ-ϣϣϣ « vénérable » (Zoega, 276).

ϕϵϢϢϢϣ pour ϕϵϢϢ-ϢϢϣ « tourner le cœur » (Peyron, 264).

ϣϣϣϣϣϣ pour ϣϣϣ-ϣϣϣϣ « ils le répandent » (Zoega, 211).

ⲛⲧⲗⲗⲗⲗⲛⲛ pour ⲛⲧⲗⲗ-ⲗⲗⲗⲗⲛⲛ (Sir. 10, 16; Zoega, 101).

ⲧⲛⲗⲗⲗⲗⲧⲧⲧⲧ pour ⲧⲛ-ⲛⲗⲗ-ⲗⲗⲧⲧⲧⲧ « nous entendrons ».

ϵⲧϣⲛⲣ pour ϵⲧⲧϣⲛⲣ « ivre ».

ⲙⲛⲧⲧⲛⲛ pour ⲙⲛⲧⲧ-ⲧⲧⲛⲛ « quinze ».

Ϣϣϣⲗ pour Ϣϣϣ-ϣϣⲗ « premier jour du mois ».

ⲛⲟⲩⲣⲱ pour ⲛ-ϣϣ-ϣϣⲱ « d'une annonce » (Sap. 5, 9), etc.

Des exemples comme ϢϢϢϢϢ s'adaptent on ne peut mieux à la formule de M. Sethe. Mais le second et les deux derniers exemples cités par lui ne relèvent pas du tout de la même explication : ils constituent évidemment un cas différent, indûment confondu avec l'autre. En effet, dans ϣϣϣϣϣ « vénérable », on ne peut soutenir qu'il y ait en contact direct deux ϣϣ « consonnes » : ϣϣϣϣϣ est pour ϣϣϣ-ϣϣϣϣ (« digne d'être vénéré »), c'est-à-dire *šū-uōšt* ; le premier ϣϣ est donc voyelle, le second seul consonne. De même, dans Ϣϣϣⲗ « le premier jour du mois », nous avons affaire à la succession : sonante voyelle + sonante consonne : Ϣϣϣⲗ est en effet pour Ϣϣϣ-ϣϣⲗ, c'est-à-dire *su-ua*. Enfin, le cas de ⲛⲟⲩⲣⲱ « d'une annonce » est identique : il faut lire *n-u-uō*.

Nous voici donc amenés à nous rendre compte que, là où une même sonante se présente successivement sous sa forme vocalique et sous sa forme consonantique, les Coptes pouvaient ne l'écrire qu'une fois.

Ce fait, de nouvelles preuves nous viennent par ailleurs le confirmer. En voici quelques-unes, au hasard :

1° Pour le sahidique :

ⲛⲟⲩⲣⲟⲓⲩⲱ = ⲛ-ϣϣ-ϣϣⲟⲓⲩⲱ *n-u-uōiš* « une fois » (Zoega, 319).

(1) KURT SETHÉ, *Das ägyptische Verbum im Altaegyptischen, Neuaegyptischen und Koptischen*, t. I, § 57.

ΟΥΛΩ ḿMINE à côté de ΟΥΟΥΛΩ ḿMINE (*u-uas̄*) « ποταπός, *quantus, cujusmodi* » (Matth. VIII 27, Tuki 111, Pan. 327⁽¹⁾).

ϸΙΕ à côté de ϸΙΕΙΕ (*ḡiie*) « *caper, hœdus* ».

ΟΥΡΩΜΕ ḿΨΟΥΛΩ̄ϣ pour ḿ-ΨΟΥ-ΟΥΛΩ̄ϣ « *vir desiderandus* »⁽²⁾.

2° Pour le bohaïrique :

Le même mot 1A2ϸ « champ » se rencontre dans les composés suivants, en un même texte et à peu de distance :

ΠΙΑΣΩΩΗΝ *pi-iah-ššēn* الغابة « la forêt »⁽³⁾.

ΠΙΑΣΛΛΟΛΙ à lire évidemment *pi-iah-aloli* الكرمة « le vignoble »⁽⁴⁾.

De même, la variante boh. ΟΥΛΩ à côté de sah.-boh. ΟΥΒΛΩ « *albus esse* »⁽⁵⁾ représente sans doute une forme *uuaš* reposant sur le processus *ubaš* > *uuaš* > *uuaš*.

On pourrait multiplier les exemples. Il suffit d'avoir attiré l'attention sur le fait : il est en lui-même assez curieux, et d'ailleurs il va nous donner, maintenant, la solution du petit problème auquel tout à l'heure nous nous heurtions.

En effet, puisque les Coptes ont l'habitude d'écrire par un seul signe graphique la suite phonétique : sonante voyelle + sonante consonne, il n'y a plus aucune difficulté à considérer ΠΙΩΤ et ΠΙΟΜ comme de simples imperfections ou licences d'écriture : ce sont de pures abréviations orthographiques, et nous devons lire et prononcer, en fait : *pi-īōt* et *pi-īom*.

De cette petite discussion il résulte que la graphie copte n'est pas parfaite et qu'au moins sur ce point de détail elle laisse à désirer. Remarquons-le d'ailleurs : nous avons affaire ici non pas à une règle fixe, mais bien à une licence d'orthographe, comme le prouvent les variantes⁽⁶⁾, plus exactes, où nous trouvons la sonante écrite deux fois de suite. L'orthographe intégrale existe à côté de l'haplographie ».

Il faut se hâter d'ajouter que cette imperfection de la graphie copte lui est

⁽¹⁾ D'après PEYRON, *Lexicon Coptico-Latinum*, p. 14.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 285.

⁽³⁾ SCHAMS AR-RĪĀSĀH, *Scala Magna*, IV, XVI (édit. V. Loret, Plantes, n° 3).

⁽⁴⁾ *Ibid.* (édit. V. Loret, Plantes, n° 72).

⁽⁵⁾ PEYRON, *op. cit.*, p. 141.

⁽⁶⁾ Par exemple, ΠΙΩΤ de la *Scala* à côté de la forme usuelle ΠΙΩΤ; ϸΙΕΙΕ à côté de ϸΙΕ; ΟΥΟΥΛΩ à côté de ΟΥΛΩ.

commune avec beaucoup d'autres systèmes graphiques. C'est, en effet, le défaut général et pour ainsi dire inévitable de toutes les écritures qui ne possèdent qu'un seul signe pour chaque sonante, signe servant à la désigner aussi bien comme voyelle que comme consonne. Le représentant, v. g., de l'indo-européen **patriōs* « paternel » s'écrit en sanscrit védique *pítryah*, en grec *πάτριος*, en latin *patrius* : mais ces graphies correspondent en réalité aux prononciations *pítriyah*, *pátriōs*, *patriūs* ⁽¹⁾.

CHARLES KUENTZ.

Dijon, 30 novembre 1916.

NOTE COMPLÉMENTAIRE.

M. Loret a l'amabilité de me communiquer le fait suivant, qui vient corroborer utilement les conclusions de cette petite étude. La grammaire copte de Samannûdi contient toute une série de mots à bien distinguer et de formes à ne pas confondre; en voici l'une ⁽²⁾ :

ⲡⲓⲱⲧ	الشعير	(« l'orge »).
Ϥⲓⲱⲧ	الاب	(« le père »).
ⲡⲓⲱⲧ	الشحم	(« la graisse »).

L'auteur a bien soin d'écrire, en toutes lettres, ⲡⲓⲱⲧ, pour éviter la confusion avec ⲡⲓⲱⲧ. C'est très significatif de sa part.

⁽¹⁾ Cf. K. BRUGMANN, *Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad. française, Paris, 1905, § 148 et Remarque.

⁽²⁾ Grammaire publiée par KIRCHER, *Lingua aegyptiaca restituta*, Romæ, MDCXXXIII; f. 12, verso.